

Julie Périn : Comment se passe la rencontre avec vos personnages, sont-ils tout droit sortis de votre imaginaire ou bien les capturez-vous au gré de vos escapades urbaines ?

Aurélié Gravas : Je me sens tributaire des peintres qui m'ont précédée et de mes contemporains. « Les chevaliers », par exemple, est une série amorcée en 2005. C'est un des traits d'union qui me relie à l'histoire de la peinture. Le point commun c'est le désir. Il se peut qu'une rencontre fortuite m'occupe au point que je la fasse entrer dans l'atelier. Je ne peux pas affirmer que cette personne existe, je ne pense à personne, je vois des individus qui semblent définir « quelque chose » de notre époque : les choix vestimentaires comme corps, les marques comme identité, les couleurs comme politique, les regards comme pensées. Dernièrement, j'ai travaillé à la fois sur le visage de Tiapa Tarkovski d'après des polaroids pris par son père Andréï Tarkovski et d'après le portrait d'Isabelle d'Este peint par le Titien.

JP : Votre travail a-t-il à voir avec la mémoire, le rêve ... ?

AG : Le rêve, non. Le rêve relève pour moi d'une expérience privée. La mémoire est constituée d'événements et de sensations tirés du monde tel qu'il était il y a dix ans, il y a deux mois, il y a deux minutes. Ces expériences imprègnent consciemment l'esprit qui les revisite de façon à les garder réelles, possibles au monde. Quand j'ai commencé à aller voir des peintures dans des musées, ce qui était difficile pour moi, c'était de décider quand j'arrêtais de regarder, et de me souvenir de ce que j'avais vu une heure avant. Le souvenir d'un événement ou d'une sensation est plus long que de les vivre. Si je peins d'après une photo que j'ai prise, je peins avec ce dont je me souviens et aussi avec ce dont je ne me souviens plus.

JP : Dans votre travail artistique, quelque chose est proche de l'instantané, une sorte de capture d'images arrachée au vol et revisitée. Comment l'expliquez-vous et comment l'abordez-vous ?

AG : J'aime quand ce qui est visible dans le tableau inclut sa propre disparition. La « revisite », c'est justement le début du travail de peinture. Quand la capture a été faite, il faut peindre. Si la capture est vive, peindre est une activité lente. Après avoir saisi la forme, il faut faire apparaître la peinture. J'ai tendance à croire qu'une peinture se finalise seule, comme quand on tend une toile correctement et que les quatre coins se placent comme il faut. On ne cherche pas à finir. On accomplit des gestes les uns après les autres jusqu'à ce que ce soit fait. En réalité, ce n'est pas si simple...

JP : Face à une toile vierge, quel est le point de départ de votre création ?

AG : Je n'ai pas de toile vierge. Je me mets au travail quand j'ai quelque chose à faire. J'utilise un support quand je peins.

JP : Pour avoir vu vos œuvres, nous sommes la plupart du temps face à des personnages en train de passer un moment, suspendus au temps, entre deux actions, un avant et un après, sauf que nous ne voyons pas les scènes comme au cinéma. C'est autre chose qui se joue. L'imaginaire, la projection permettent aux spectateurs de devenir acteur de l'histoire. Cependant, il y a une série qui m'intrigue et je souhaiterais que vous nous en disiez plus : « Les Cavaliers ». Ils surgissent, nous transportent, mais d'où viennent-ils ? D'où part leur existence ?

AG : Ce sont des *chevaliers* (je ne m'intéresse pas du tout aux cavaliers). Je ne cherche pas une pertinence historique dans mes images, mais j'affirme une filiation à l'Histoire de la peinture. Mes chevaliers incarnent ce lien. Ils font référence à l'idée de mission dont les peintres étaient investis au 15ème siècle par exemple (les fresques de Piero de la Francesca à Arezzo).

Les commandes de portraits officiels réalisées par le Titien proposent une pensée picturale libre en même temps que la réalisation d'une commande du pouvoir en place. J'ai compris devant des toiles du Titien que la peinture, de tous temps, propose une politique du visible, une politique muette, une pensée. Cette pensée ne finit pas de se transmettre à ceux qui veulent bien l'accueillir. Elle n'est jamais morte.

JP : Les Chevaliers sont-ils là pour ponctuer votre recherche artistique ou bien font-ils œuvre à part entière ?

AG : Je ne sais pas encore ce qu'ils deviendront, mais je sais que leurs traces resteront dans mon travail. Cette série m'a rendu l'espace, le paysage accessible avec la peinture. Les chevaliers investissent un espace encore vierge. Cela a été un moyen pour moi d'aborder une peinture avec figure et espace sans me soucier du « quoi peindre ? ». Ils sont un tremplin peut-être.

JP : Comment êtes-vous arrivée à la peinture ?

AG : Par accident. Quand on fixe le dessin d'un cube longtemps, la perspective bascule. Il m'est arrivé la même chose avec deux tâches de peinture. Je savais comment je les avais faites et j'étais surprise de la vibration qu'elles produisaient.